

Faire du paranoïaque son Aimée ?

En 1931 Jacques Lacan rencontre Marguerite Anzieu. Elle vient d'être internée à Saint Anne après un bref séjour en prison. L'affaire a défrayé la chronique. Les journaux parlent du geste d'une folle. Marguerite s'en est prise à une actrice vedette de l'époque : Huguette ex-Duflos. Elle l'a attendu à l'entrée du théâtre et s'est jetée sur elle avec un couteau. La pièce annoncée au théâtre St Georges ce fameux soir titrait « *Tout va bien* ». Le moins qu'on puisse dire c'est que tout n'allait pas bien pour Marguerite. Cette actrice la « singe », elle dévoile au grand public sa vie intime et la met en danger elle et son fils. Il fallait faire cesser.

Jacques Lacan a 30 ans. Il est jeune psychiatre. Au fil des nombreux entretiens qu'ils auront un lien transférentiel s'est tissé. La force de l'impact est telle que quarante ans après Lacan parlera encore de celle qu'il a nommé publiquement *Aimée* et « qui était si touchante »¹(1). Quant à Marguerite on sait maintenant qu'elle ne lâcha pas l'affaire : on la retrouve gouvernante chez Lacan-Père à Boulogne autour des années 1952-1953 et son fils écrira que « c'est elle qui est responsable de (s)a vocation pour la psychologie et la psychanalyse ». Ce transfert mérite qu'on s'y arrête parce qu'au-delà d'une histoire singulière il est une passerelle de la psychiatrie à la psychanalyse.

A relire l'état des lieux de l'approche psychiatrique de la paranoïa auquel Lacan consacre la première partie de sa thèse, il est une évidence : la psychiatrie, science médicale, ne veut rien savoir de la vérité mi- dite des constructions délirantes du paranoïaque. Un siècle après Paul Serieux, Joseph Capgras, Gaëtan Gatian de Clérambault et de nombreux autres, les descriptions cliniques se sont asséchées dans le DSM mais la position est identique : c'est celle de la science moderne. Le style plus imagé a fait place à un style télégraphique. On ne parle plus comme Kretschmer de la paranoïa sensitive de la vieille fille ; le style actuel juxtapose des descriptions concises de comportements et le nombre décide. La psychiatrie a pris le langage de son époque et l'influence des mathématiques est indéniable. La thèse que Lacan va développer autour d'une paranoïa d'autopunition reste évidemment insatisfaisante et explique peut-être les réticences de Lacan à sa (re)publication. Néanmoins la monographie qu'il expose fait état d'une orientation nette sur deux points que nous voulons souligner : la question de la vérité mi- dite n'est pas exclue, elle fait partie du champ de son étude et la façon dont il se positionne dans le transfert est tout à fait nouvelle, voire subversive, au sein de la Faculté de médecine.

Lacan lâche la main de Gaëtan de Clérambault autour de la question des phénomènes élémentaires. Il rejette l'idée selon laquelle le motif du délire tiendrait essentiellement au besoin qu'aurait le sujet d'expliquer les phénomènes élémentaires qui l'assaillent. Lacan pose

¹ Jean Allouch Marguerite ou l'Aimée de Lacan

les jalons d'un travail de conceptualisation qu'il ne cessera de mener pour essayer de penser l'expérience psychotique. Plus de deux décennies après sa thèse, il tiendra un séminaire sur *Les Psychoses*. Un décrochage s'est opéré et fait glisser le délire d'un phénomène morbide au « dire » du psychotique. Le paranoïaque « vous parle de quelque chose qui lui a parlé(...) le sujet a compris quelque chose(...) quelque chose a pris forme de parole qui lui parle »². Qu'est-ce que poser l'hypothèse de l'inconscient avec le paranoïaque ? Pour ma part, je dirais que poser l'hypothèse de l'inconscient avec le paranoïaque c'est accuser réception de cette parole qui lui parle. C'est cet « accusé-réception » qui peut permettre qu'un travail psychanalytique s'engage. Il ne s'agit pas comme avec le névrosé de faire entendre un savoir insu mais d'accuser réception de cet « inconscient à ciel ouvert ». Il y a là quelque chose qui relève de l'acte analytique.

Psychiatrie et paranoïa ne font pas bon ménage. Dans le monde de la psychiatrie, le paranoïaque est épinglé par un certain nombre de qualificatifs : c'est un type orgueilleux, soupçonneux, méfiant etc. Sa réputation préjuge d'une rencontre difficile qui tourne bien souvent à l'affrontement : le savoir psychiatrique bute sur le savoir paranoïaque, le malade ne s'en laisse pas conter, il sait. Quant au psychiatre, il campe sur sa position et attend encore trop souvent que le paranoïaque reconnaisse son « erreur de jugement » et qu'il « critique son délire » selon l'expression consacrée. En choisissant de la nommer *Aimée* Lacan réalise un premier virage : il s'est laissé toucher par cette femme comme il le répétera par la suite. Ce renversement de la haine en amour fait écho dans le transfert au mécanisme paranoïaque décrit par Freud dans son étude du Président Schreiber³⁽²⁾. Au cœur de ce lien transférentiel il y a du jeu possible dans un glissement amour-haine. Non seulement Lacan jeune psychiatre la nomme *Aimée* mais il rebondit en écrivant le nom de l'amie devenue persécutrice : *C de la N* (c'est de la Haine). *Aimée* et *C de la N* font résonner un accusé réception du dire de Marguerite.

Aimée, c'est l'histoire d'un transfert et on peut dire que le jeune psychiatre à son insu va se positionner dans le lien transférentiel avec une grande justesse. Lorsqu'ils se rencontrent à Saint Anne où Marguerite Anzieu a échoué tel un bateau qui échoue sur un rivage, ce n'est pas comme à l'accoutumé la patiente qui « s'attache à la personne du praticien » mais l'inverse : le transfert se constitue de ce que Lacan s'intéresse à Marguerite. C'est autour d'elle et elle seule que tournera sa thèse. Pour reprendre le langage de l'état amoureux, on pourrait dire qu'il en fait son élue. Il devient son lecteur et pas n'importe lequel : un lecteur attentif, un lecteur admiratif. Il lit *Le Détracteur*⁴. Une lecture qui ne sera pas sans effet puisqu'il

² Lacan ; séminaire sur Les Psychoses

³) « Il demeure néanmoins remarquable que les principales formes connues de paranoïa peuvent toutes être présentées comme étant des contradictions opposées à cette seule et unique proposition : « Moi-un homme, je l'aime-lui, un homme », et même qu'elles épuisent toutes les manières possibles de formuler cette contradiction.(...) « je aime lui » n'autorise que trois sortes de contradictions. Le délire de jalousie contredit le sujet, le délire de persécution le verbe, l'érotomanie l'objet. Freud ; Le Président Schreiber.

⁴ Le *Détracteur* est un livre écrit par Marguerite Anzieu. Elle s'était battue en vain pour le faire publier. Elle fera un esclandre chez Gallimard pour lequel elle sera condamnée à verser une indemnité à l'employée de la maison d'édition. On sait que Lacan ne lui a jamais rendu le manuscrit qu'elle lui avait confié (cf. ; J.Allouch)

intitulera son étude monographique « Le cas Aimée », du nom de l'héroïne du roman écrit par Marguerite. Ainsi devient-elle *Aimée*. Comment ne pas entendre que cela convoque le verbe « aimer » à la forme passive ; celle de l'énoncé érotomane mais aussi celle du narcissisme féminin ? Un tel positionnement transférentiel n'enferme pas dans une lutte de pouvoir de qui détient le savoir, du psychiatre ou du paranoïaque ; lutte de rivalité qui enferme parce que « pousse-à-la revendication ». Pensons par exemple au conflit interminable avec certains malades quant à la prise nécessaire ou pas d'un traitement médicamenteux.

La paranoïa ne nous parle-t-elle pas d'une passion de l'« être aimée » ? La folie paranoïaque oriente à son extrême l'exigence narcissique de l'amour sur son versant de passivité et l'érotomane en est le prototype. Comme Freud l'a mis en évidence⁵ il y a bien évidemment dans « être aimée » cette composante narcissique qui situe l'amour comme tentative de retrouvaille du moi idéal de l'enfance : « être aimé » permettrait alors l'illusion d'une perfection narcissique qui n'a pu être maintenue et qu'il s'agit de regagner. Freud situe cette forme d'amour narcissique du côté féminin, comparant ces femmes à des chats ou des oiseaux de proie, non sans fascination de sa part. Néanmoins la prise dans le langage est là pour nous rappeler qu'il y a une adresse. La passion d'« être aimée » s'adresse à l'Autre maternel, c'est à dire à la mère précœdipienne.

Quel est cet Autre du narcissisme primaire ? C'est un Autre auquel on est soumis passivement et malheureusement c'est un Autre qui jouit. C'est l'Autre qui vous jouit dans le fantasme des névrosées : « elles ont été « jouies » par leur mère à leur corps défendant/consentant, la honte provenant de leur propre participation à la jouissance prise »⁶. C'est un Autre qui jouit sans limite dans le Réel pour le paranoïaque. Marguerite est « jouie » par cet Autre qui l'exhibe en dévoilant au grand public son jardin secret : l'actrice Huguette ex-Duflos révèle sur la scène du théâtre Saint Georges ce qui relève de sa vie privée, c'est à dire de son intimité. On retrouvera l'importance du regard dans la jouissance, autrement dit de la pulsion scopique, lorsqu'elle s'apprêtera à faire quelques confidences très intimes au jeune psychiatre et qu'elle lui demandera pour la première fois la possibilité de parler sans être sous son regard⁷. En accédant à sa demande Lacan lui permettait de se mettre à l'abri d'une jouissance ravageante.

Si cet « être aimée » du narcissisme féminin s'offre comme tentative de retrouvaille du moi idéal de l'enfance, c'est à dire de « ce temps où l'enfant est dans le paradis du leurre quand il se coule dans ce qu'il est pour l'amour de la « mère », tous les problèmes commencent à partir du moment où intervient la pulsion ». Lacan épinglera cette question avec une grande justesse dans son séminaire de 1957 sur *La relation d'objet*. Le sujet « est alors pris à son propre piège (...) il est dupe de son propre jeu(...) Ce qui joue alors le rôle décisif, c'est que ce qu'il a en fin de compte à présenter lui apparaît comme quelque chose de misérable ». Le voilà donc livré

⁵ S.Freud. Pour introduire le narcissisme

⁶ Claude-Noëlle Pickmann *L'hystérique et le ravage*

⁷ Lacan- De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité

entièrement à l'œil et au regard de l'Autre maternel dont toutes les manifestations deviennent alors sanction de sa suffisance ou de son insuffisance. Cette nostalgie d'un paradis perdu, paradis qui n'a eu de consistance que dans l'illusion du moi idéal, ce temps mythique où l'être ne serait pas animé de pulsion, explique peut-être les regrets exprimés par Marguerite lorsqu'elle confie son chagrin de ne pas être restée auprès de sa mère-partenaire-complice de l'illusion folle ; cette mère qui lui réservait un traitement spécial au regard de celui réservé à ses sœurs, la mère du « nous » exprimé dans « nous étions deux amies », la mère de la « folie à deux ».

Lacan pointera avec raison que « c'est très précisément en ce point que s'embranchent l'origine de la paranoïa ». Autrement dit, c'est de s'être figé dans ce moment précis où le jeu, trop répété, trop sérieux, ne peut devenir jeu de leurre que se boucle l'aliénation ravageante à l'Autre maternel. « Dans la mesure où la situation se poursuit, c'est à dire où n'intervient pas, en raison de la Verwerfung qui le laisse en dehors, le terme du père symbolique l'enfant se trouve dans la situation très particulière d'être livré à l'œil et au regard de l'Autre ». Le sujet reste enfermé dans une dialectique imaginaire du jeu intersubjectif avec la mère autour du phallus et le passage au jeu de la castration dans la relation avec le père ne se fait pas.

Il semble que Marguerite ait cherché à suppléer à ce qui faisait défaut pour elle comme appui pour se dégager de ce qui la condamnait à une paranoïa. Nous pensons par exemple à ce passeport qu'elle avait essayé d'obtenir pour franchir un océan lorsqu'elle entreprit des démarches pour aller aux Etats-Unis. Elle s'adresse alors au Préfet⁸ et la question du franchissement se redouble dans le nom de « Peyrols » qu'elle tente de se faire octroyer. Connaissant cette belle région des monts du Cantal, je confirme ce qu'avance Jean Allouch : le « Pas-de-Peyrol » résonne dans l'oreille de tous les auvergnats comme le lieu de passage obligé vers le nord. C'est donc un nom très symbolique. Comment ne pas l'entendre comme une tentative de suppléance là où la Verwerfung la laissait sans aide, sans boussole ? Pour franchir le cap et quitter le village auvergnat de son enfance, le village où réside sa mère, voilà un nom qui indique un au-delà possible, l'au-delà de la mère⁹.

Lorsque l'expérience de l'analyse permet une réactualisation dans le transfert de l'amour narcissique pour la mère pré-œdipienne, c'est le désir de l'Analyste qui oriente le travail de la cure : l'absence de complaisance pour « une folie à deux » dans le transfert fait bouger les lignes. S'il y a un cap à franchir c'est celui qui sépare de cette mère dont nous parle Nicole Malinconi ; une mère qui « n'a pas de sexe ; elle est avant lui, dans le monde plein, dans la chair indifférenciée. Lorsque l'on consent à voir qu'elle est aussi une femme, c'est déjà un pas vers la lucidité, mais on pourra toujours refuser de le franchir pour se garder des conséquences qui ne sont pas minces, qui vous arrachent au monde inentamé et vous jettent dans le monde commun ». Il s'agit d'abandonner « cette part fermée que l'on offrait à sa

⁸ Jean Allouch reproduit le fac-similé de la demande de passeport p.166

⁹ « Pas-de-Peyrol », pas-de-sens, pas-de-père, pas-de-pairs

mère, que l'on voulait pour elle, pour soi en elle, finalement, dans l'impénétrable osmose, pour la tranquillité et la douleur confondues de ne pas désirer, de ne pas être dérangée par le sexe, par la question du sexe qui vous brûle dès le début aussi puissamment que l'irruption de l'air dans les poumons »¹⁰.

Accueillir la « folie à deux », se faire partenaire co-délirant, laisser advenir dans l'espace du transfert l'effroi de la figure toute puissante, ou encore supporter la jouissance du plein, c'est accepter ce temps nécessaire pour que puissent se construire les suppléances qui s'offriront comme points d'appuis, comme voie d'accès possible au désir.

Freud déconseillait de faire coïncider « actif » avec « masculin » et « passif » avec « féminin »¹¹ et si la féminité peut se caractériser par la préférence donnée à des buts passifs, il rappelait avec justesse qu'une grande part d'activité peut être nécessaire pour imposer un but passif. Il ne s'agit pas d'avoir horreur du verbe « aimer » à la forme passive mais de permettre les voies d'accès à la réalisation du Désir. Notre époque est celle d'une survalorisation de la rapidité d'exécution de l'activité. Pourrait-on dire qu'elle a horreur de la passivité ? Il faut toujours agir et au plus vite. Le Taylorisme et le Toyotisme s'imposent dans les structures inhospitalières où la question n'est plus de savoir ce qui se passe, ce qui se dit, mais de savoir combien de temps est nécessaire à un acte de soin qui n'en est plus un¹². Les enfants hyperactifs sont-ils des enfants symptômes des exigences de leur époque ? Les Battle de rappeurs sont des concours de performance : il faut articuler à la vitesse du TGV dans des « rounds » de trente secondes, chronomètre à l'appui. Activité, rapidité, efficacité, les idéaux de notre époque ne sont guère propices au « temps qu'il faut » pour faire du paranoïaque son Aimée.

Isabelle Lemaire,

Le 26 janvier 2018

¹⁰ Nicole Malinconi *Séparation*

¹¹ Freud ; La féminité. Nouvelles conférences d'introduction à la Psychanalyse

¹² Le Toyotisme est la référence de l'organisation du travail dans beaucoup d'hôpitaux. Les « fiches métiers » et le chronomètre tentent de s'imposer dans les pratiques de soins.